

Extraordinaire Théâtre



Rézo
Gabriadze





Est-ce que la France me manque?



Aucun jour ne passe sans que je ne me rappelle de petites choses de cette vie que le destin m'a offerte en France.

Si on rassemblait toutes les bribes, on obtiendrait une mosaïque d'amour envers ces années difficiles que j'ai passées dans ce pays qui m'a abrité et qui m'a apporté de nouveaux amis.

Sombre et débranchée¹ de l'électricité et de la vie, ma ville de Tbilissi, notre petit théâtre.

Les bouts de chandelles, le froid et le sifflement du vent, venant sous l'escalier, où il a minutieusement déchiré les feuilles en ne laissant dessus que les motifs des nervures.

Je ne pourrai jamais oublier cette nuit. Quelqu'un a frappé à la fenêtre. Nous avons soulevé la bougie et cette bougie a doucement peint le visage d'un homme. C'était

Christophe! L'artiste de théâtre! Le créateur lumières! Le frère du célèbre metteur en scène Dominique Pitoiset, mon ami et l'ami de notre théâtre.

Il est venu tout seul pour se trouver cette nuit-là en Géorgie?!

Et, comment nous a-t-il dit cette importante nouvelle?

Il est venu tout seul, avec des générateurs et un poêle pour le théâtre?!

Nous avons oublié tous les mots et il ne restait que le mugissement de taverne qui signifiait la reconnaissance, l'amour et le délice, comme il y a un million d'années.

Et, il se tenait en face de moi, le Français!

Avec un sourire!

Comme s'il venait directement de chez Alexandre Dumas!

De plus en plus souvent, je me souviens des amis, le public français, des silhouettes²

qui naissent dans le crépuscule, lors de ce bref moment du passage du jour à la nuit. Paris, comme tu es belle pendant ce court moment!

Et, on voudrait dire encore quelque chose. Comment se terminent habituellement les films? Les films tournés dans de nombreux pays différents. Quand lui, le héros du film, l'homme à longues jambes, la serre dans ses bras et elle, irradiée de bonheur, ferme ses yeux et ses lèvres sont prêtes à être embrassées.

Qu'est-ce qu'il lui chuchote à l'oreille? Il lui murmure : Nous nous embrasserons à Paris!

Paris, la dernière image du bonheur!

Et, j'ai tellement envie de te revoir encore une fois, la ville sur la Seine!

Rezo Gabriadze, Tbilissi – juin 2016

Traduction : Barbara Lukasik

¹ Aujourd'hui : déconnectée

² Ici : des personnages



Rézo Gabriadze



Peintre, scénariste, réalisateur, sculpteur et metteur en scène, Rézo Gabriadze est né en 1936 à Koutaïssi (Union soviétique). En 1981, il crée à Tbilissi un théâtre qui porte son nom, au cœur de la vieille ville, dans lequel chaque objet a été conçu par le Maître. Aujourd'hui encore, c'est l'une des rares scènes indépendantes de ce pays de quatre millions d'habitants. Entouré de son équipe permanente, c'est là qu'il écrit, met en scène,

présente ses spectacles et imagine inlassablement les marionnettes qui feront vivre ses récits.

Dès les années 1990, le public français découvre, au Théâtre de la Ville, au Festival d'Avignon ou au Théâtre National de Bretagne, l'univers mélancolique et merveilleux de l'enchanteur Gabriadze, venu d'une lointaine contrée des bords de la mer Noire, à la vie aussi légendaire que les histoires qu'il conte dans le monde entier. Depuis cette période, et avec l'ouverture de l'Est de l'Europe après la Perestroïka, le Théâtre Gabriadze est présent sur les plus grandes scènes d'Europe, d'Amérique et d'Asie.

Rézo Gabriadze est Commandeur des Arts et Lettres de la République Française.



Les Spectacles



Le Maréchal de Fantie

Création : Tbilissi, 2015

Durée : 80 min

Texte, mise en scène, création marionnettes

et éléments scéniques : Rézo Gabriadze

Musique : Rézo Gabriadze, Ellen Japaridze

Marionnettistes : Tamar Amirajibi, Irakli Sharashidze, Badri Gvazava, Anna Nijaradze, Vladimir Meltser, Nino Sajaia

Création lumières : Mamuka Bakradze

Création son : Michael Kilosanidze, David Khositashvili

Marionnettes, décor et accessoires : Luka Gonashvili, Aleksander Kheimanovski, Gela Jangirashvili, Giorgi Giorgobiani, Levan Kiknavelidze, Avtandil Gonashvili, Tamar Chalaouri, Tamar Kobakhidze, Nana Chezghia, Maka Pachkoria, Tamar Zumbadze

Ce spectacle est une comédie dramatique, autour d'une histoire méconnue : celle de l'extraordinaire et ancienne fraternité des peuples français et géorgien. Mais il y a plus ! Rézo Gabriadze tisse ici une forme délicate et inattendue, qui mêle la petite histoire et la grande, les aventures rocambolesques et l'humour, les intrigues cruelles et l'infinité de l'amour. Au XIX^e siècle dans la lointaine Tbilissi, un ancien Général du Tsar, le Prince Vano Pantiashvili reçoit un télégramme qui l'informe qu'un vieil oncle dont il n'a pas conservé le souvenir, le Maréchal de Fantie, vient de décéder à Paris. Il lui laisse comme héritage un diamant de 10 000 carats, le Monte-Rosa. Pour recevoir son bien, le Prince doit partir toutes affaires cessantes pour la capitale française, accompagné d'une escorte de Géorgiens qui quittent la vieille Tbilissi aux maisons de bois, pour la Ville-Lumière du baron Haussmann. C'est ainsi que commence une invraisemblable aventure. Le Prince tombe amoureux d'une belle Marquise, mêlée à un cruel complot. A Paris, Vano Fantiashvili rencontre un jeune ingénieur promis à un brillant avenir, un certain Gustave



Eiffel. Et au terme d'une vaste aventure servie par les innombrables personnages du minuscule castelet, l'amour prend (fort heureusement) le dessus.

Dans cette ultime création, l'art de l'un des plus grands metteurs en scène d'aujourd'hui émerveille encore par sa fraîcheur et sa force narrative. Et Rézo Gabriadze joue à l'infini la partition de l'amour éternel et de l'irrésistible nostalgie.





Stalingrad

Création à Dijon –
Théâtre du Parvis Saint-Jean, 1998

Création : Théâtre du Parvis Saint-Jean

Durée : 90 minutes

Texte, mise en scène, création marionnettes et éléments scéniques : Rézo Gabriadze

Musique : Rézo Gabriadze, Ellen Japaridze

Marionnettistes : Tamar Amirajibi, Irakli Sharashidze, Badri Gvazava, Anna Nijaradze, Vladimir Meltser

Création lumières : Mamuka Bakradze

Création son : Zurab Nadaraia

Marionnettes, décor et accessoires : Luka Gonashvili, Shmagi Savaneli, Avtandil Gonashvili, Gela Jangirashvili, Vladimir Meltser, Gaiane Takaishvili, Maia Kobakhidze, Tamar Amiradjibi, Irina Udjmadjuridze, Tamar Kobakhidze

Dans un espace restreint, Rézo Gabriadze mêle cinéma, poésie, théâtre et peinture, en une vaste fresque servie par de minuscules héros. La pièce raconte, non pas cette terrible bataille de 1942, mais la vie d'êtres ordinaires, pris au piège des 872 jours de siège de Stalingrad, aujourd'hui Volgograd, l'un des plus longs de l'histoire moderne. Il est aussi question d'un homme roux, qui apprend que sa fiancée n'a pas su l'attendre, mais va en épouser un autre. Il est aussi question d'une femme jeune penchée au-dessus du berceau de son enfant, qui attend le retour de son mari. Il y a une maman fourmi qui pleure sa fille, qui a péri sous une botte hostile, et encore Aliosha, un cheval de trait, amoureux de Natasha, une jument de cirque, et encore beaucoup d'autres !

« Il y a quelques années, j'ai eu l'occasion de lire l'article d'un correspondant de guerre présent lors de la terrible bataille de Stalingrad, qui évoquait le paysage d'après. 'Un espace désolé avec des chevaux morts



partout. Un seul cheval était debout, ou plutôt sur trois pattes, traînant la quatrième, blessée ou malade. J'en avais le souffle coupé. Pendant l'assaut de l'Armée soviétique, près de 10 000 chevaux ont été tués. Et les cadavres des animaux tués par des tanks, des balles ou des bombes étaient répandus au sol'.

L'image de ce cheval sur trois pattes m'a longtemps habité. Et c'est ainsi que le thème qui est au cœur du spectacle a pris forme. J'ai alors convoqué des souvenirs de ma lointaine enfance, veuves vêtues de noir, survivants blessés ou infirmes à Koutaïssi ou j'ai grandi, les larmes et le chagrin de ma grand-mère. Et jusqu'à cette pièce, un Requiem pour Stalingrad, ces images ne m'ont pas quitté ».

Rézo Gabdriadze



Ramona

Création : Moscow, 2012

Durée : 65 min

Texte, mise en scène, création marionnettes et éléments scéniques : Rézo Gabriadze

Musique : Rézo Gabriadze, Ellen Japaridze

Marionnettistes : Tamar Amirajibi, Irakli Sharashidze, Badri Gvazava, Anna Nijaradze, Vladimir Meltser, Nino Sajaia

Création lumières : Mamuka Bakradze

Création son : David Khositashvili

Marionnettes, décor et accessoires :

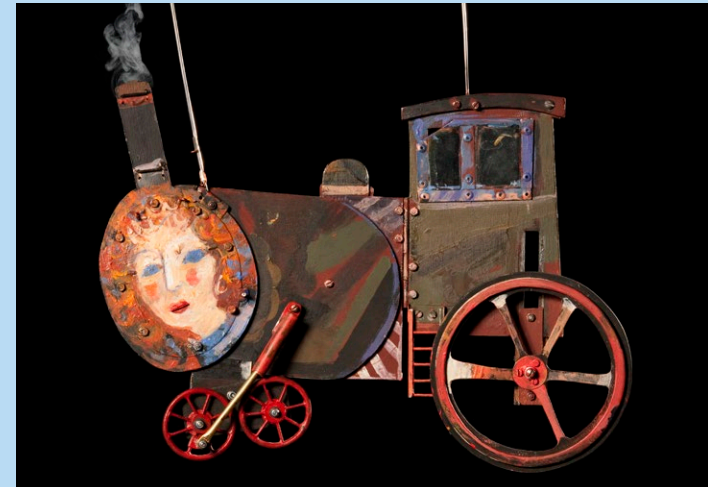
Luka Gonashvili, Viktor Platonov, Aleksander Kheimanovski, Gela Jangirashvili, Aleksandra Luniakova, Svetlana Pavlova, Giorgi Giorgobiani, Levan Kiknavelidze, Artem Ozerov, Avtandil Gonashvili, Tamar Chalaouri, Tamar Kobakhidze, Nana Chezghia

Le conte est tragique et l'histoire invraisemblable, un amour impossible dans une gare d'URSS, entre une pimpante *locomotive* au cœur tendre, Ramona, et une solide *locomotive* Ermon, que les caprices des aiguillages semblent séparer.

Rézo Gabriadze est l'inventeur d'un univers théâtral reconnaissable entre tous, dans lequel la délicatesse des sentiments habite un monde de marionnettes, qu'il n'est dès lors pas question de qualifier de théâtre d'objets, tant elles sont humaines.

« Rudyard Kipling a dit que la *locomotive* était, au même titre qu'un moteur de bateau, capable de vrais sentiments. Ce vocable tendre et presque oublié *locomotive* est alors revenu à ma mémoire, avec ses nuages de vapeur et l'odeur de la fumée de charbon même par temps humide. Cet épisode m'a conduit à un autre bonheur, le cirque, avec ses odeurs de bâche, de sciure, le chapiteau de mon enfance. Et j'ai rêvé à cette rencontre improbable, à revivre aussi ce bonheur simple et ancien dont l'existence m'avait longtemps tenu éloigné. »

Rézo Gabdriadze







Gabriadze, l'enchanteur mélancolique

Liberation – 24 juillet 1997

L'auteur et marionnettiste géorgien présente à Avignon «Chant pour la Volga» sur la bataille de Stalingrad. Rencontre à Tbilissi avec un bon-vivant grave, de retour d'exil.

Rezo est revenu. Après cinq ans d'exil en France, en Suisse, en Russie, le marionnettiste, sculpteur, peintre et cinéaste Rezo Gabriadze a retrouvé son pays, la Géorgie, sa ville, Tbilissi. Et son théâtre laissé à la garde d'un fidèle collaborateur qui l'a défendu des pilleurs, mitraillette au poing, pendant la guerre civile, laquelle a déchiré l'ancienne Tiflis – Tphilis-Kalari, la ville chaude. Mais il n'a pas retrouvé tous ses amis, car nombre d'artistes géorgiens partis, comme lui, tardent à retrouver le pays natal.

«Le président Chevardnadze m'a demandé de revenir et je suis revenu», susurre Rezo d'une voix à la fois suave, caressante et plaintive qui passe du russe au géorgien comme on passe d'une pièce à l'autre d'un appartement familial. Le sien est là, spacieux, «rénové à l'occidentale», niché en haut d'un immeuble gris qui ne paie pas de mine. Gabriadze voue une reconnaissance infinie – jusqu'à friser l'obséquiosité – à Chevardnadze qui, naguère, lui a donné les moyens d'installer et de faire vivre son théâtre, qui, aujourd'hui, lui a promis de tout mettre en oeuvre pour le faire renaître, et qui, entre temps, «a sauvé le pays».

L'exil forcé fut comme un de ces hivers russes qui n'en finissent pas. C'est dans un théâtre de Saint-Pétersbourg qu'on lui a proposé de travailler. C'est là qu'il a conçu le Chant pour la Volga, «le plus dur et le plus difficile spectacle de ma vie», soupire-t-il en caressant Mississippi, sa chatte ainsi

nommée «parce qu'elle ressemble à Marilyn Monroe». Le spectacle, lui, ressemble à un mouchoir taché de larmes. C'est une litanie ensorceleuse, «belle de mélancolie» comme dit le grand poète romantique géorgien Nikoloz Baratashvili traduit par l'impeccable Serge Tsouladze. Mais il n'y a guère de bouffées géorgiennes dans ce chant de pleureur qui se souvient du siège de Stalingrad et fait valser le soldat mort ensablé de malheur. «Le spectacle qui vient au festival a été mis en scène en Russie et en russe, chuinte-t-il. C'est très triste de ne pas aller en Avignon avec du théâtre géorgien. De tous mes spectacles, c'est le premier qui ne se passe pas à Koutaïssi.» Rezo Gabriadze est né là-bas, à 280 kilomètres de la capitale. Il n'a pas oublié les marionnettistes ambulants de son enfance.

Conteur oriental. On passe à table. Tout repas géorgien est une fête pour l'oeil et le palais. Tout y est offert d'emblée dans une avalanche de plats où l'on se perd en enchantements comme dans les décors nourris d'arrière-cour, de recoins des spectacles de Gabriadze. Tamada (maître de la table et des toasts) autoproclamé, Rezo fait lever les verres à l'amitié, aux femmes, au théâtre, à la Géorgie, à sa ville berceau de la Colchide des anciens, à la patrie élue de Prométhée... Le Russe porte des toasts pour boire, le Géorgien boit pour porter des toasts, les deux boivent énormément, mais il y a entre ces deux civilisations, celle du vin et celle de la vodka, un gouffre d'incompréhension qu'une durable occupation russe et une multitude de vodka géorgiennes sont venues nuancer.

«J'aime tout ce qui est lié au vin», exulte Rezo. Ami du vin sans être

un pochtron patenté, il a élu la France comme sa seconde patrie. C'est en Bourgogne, à Dijon, chez son coproducteur Pitoiset, que Gabriadze a répété le Chant pour la Volga avant de le jouer au Théâtre du Parvis Saint-Jean en novembre 1996. «C'est durant ce séjour qu'un grand producteur de vin m'a offert une vieille bouteille. Je lui ai promis de la boire le jour de Noël à Tbilissi. Et j'ai tenu cette promesse.» Il rêve pour son prochain spectacle – qui sera lui aussi coproduit par Dijon – d'associer des Français et des Géorgiens derrière son castelet magique aux contours évanescents, faute de savoir lui-même parler français.

En France, tout lui rappelait la Géorgie, ce pays où, à cent kilomètres de Tbilissi, «d'un côté on est en Bretagne, de l'autre en Provence». Tout, sauf la langue. C'est ce qui lui a le plus manqué pendant ces cinq années. «Car le géorgien est la plus belle langue du monde, devant la langue française et le farsi» ou persan, cette langue dont la culture a, pour partie, façonné la poésie de son pays. La grande geste géorgienne, le Chevalier à la peau de tigre de Roustaveli, puise largement dans les légendes persanes – et bien des marionnettes élaborées par Gabriadze rappellent certains castelets iraniens ou les figures du tazieh, ce théâtre du Livre des rois. Rezo aime entendre parler farsi comme il aime se saouler de langue française. Mais la très vieille langue géorgienne, aux inflexions imprévisibles comme celles du relief de ce pays grand comme deux fois la Belgique, est la plus à même d'épouser les langueurs et l'ironie douce des histoires que raconte Gabriadze à la façon d'un conteur oriental nourri d'Eugène Sue. Des histoires simples comme bonjour et alambiquées comme un serpent de fête qui, accroché aux cheveux, zigzague jusqu'aux sourcils d'une belle Géorgienne, phénomène atmosphérique assez récurrent le long de l'avenue Roustaveli, à Tbilissi. Rezo revit, Tbilissi aussi. Même si les librairies ont laissé place aux fast-foods, même s'il ne reste d'un grand hôtel qu'une façade criblée de balles, même si les enfants mendient. «La Géorgie sort d'une double prison communiste et nationaliste», dit Rezo, dansant d'un pied sur l'autre dans la rue aux pavés cernés d'herbes qui conduit à son théâtre, au détour d'une ruelle du vieux Tbilissi. Là, face

à une basilique en briques roses moyenâgeuse, sous un réverbère peint par Rezo lui-même, on entre dans le théâtre par une porte étroite presque dérobée. Comme souvent à Tbilissi l'électricité fait des siennes. Des torches tiennent lieu de guide dans ce théâtre plus que jamais fantomatique. Y règne une odeur persistante de renfermé et de moisi. Cependant, pour l'essentiel, la salle d'une centaine de places est intacte. Dans une petite pièce attenante, Rezo veut installer un café «comme en Iran».

Rouvrir son théâtre. Dans les coulisses, côté jardin, une grille sévèrement verrouillée garde l'entrée du trésor : la chambre des marionnettes. Toutes comme endormies au bout de leurs fils et que des doigts agiles réveillent en un tour de main. Tous les spectacles sont là, comme l'Automne de notre printemps ou la Fille de l'empereur Trapezund qui enchantèrent les spectateurs de la MC93 de Bobigny il y a sept ans déjà. «Quelle merveille d'être émerveillé», disait Peter Brook dans le programme. Il était venu à la fin des années 80 s'asseoir à Tbilissi dans le théâtre de Rezo. Qui occupait alors une autre salle, non loin, qu'il possède toujours et souhaite transformer en hôtel avec des partenaires allemands. A 61 ans, Rezo Gabriadze ne songe qu'à l'avenir. Former des jeunes, bricoler un coin-galerie où l'on vendra à la fois des tableaux et du vin géorgien, rouvrir son théâtre en mai avec, à l'affiche, tous les spectacles de son répertoire. Sauf le Chant pour la Volga, spectacle superbe mais trop douloureux. Rezo n'a pas encore sculpté le visage du héros de son prochain spectacle mais il en a fabriqué la colonne vertébrale. Toute en bouchons. Faite avec autant de souvenirs de bons vins français. Heureux présage.

Jean-Pierre THIBAUDAT – Envoyé spécial à Tbilissi

CHANT POUR LA VOLGA (LA BATAILLE DE STALINGRAD), DE REZO GABRIADZE (SPECTACLE EN RUSSE DOUBLÉ EN FRANÇAIS); CHAPELLE DES PÉNITENTS BLANCS, DU 24 AU 28 JUILLET À 19H; RÉS. : 04 90 14 14 14.

Les fils de la guerre

Mercredi, 23 octobre, 1996 – **L'humanité**

Rezo Gabriadze est géorgien. Il met en scène des marionnettes dans son théâtre de la Satire, à Pétersbourg. Homme de voyage, il a quitté son village natal de Koutaïssi, puis Tbilissi, l'ancienne Tifliss qu'avait connue le poète national Chosta Roustavéli, avant de s'installer un moment à Moscou puis établir ses pénates dans la ville de Pierre le Grand.

Rezo Gabriadzé est géorgien et c'est à Rennes¹ qu'il fait escale, pour donner son «Chant de la Volga», chronique de guerre de la «Bataille de Stalingrad», collages d'existences, où la vie à l'arrière se mêle aux scènes de guérilla, tout cela pris dans les mailles de la mémoire, passé au tamis de l'imaginaire. De doux cauchemars pendant l'effondrement.

Ce n'est pas un castelet, mais un plateau réduit qui convoque l'histoire d'un monde. Gabriadzé avait lu dans une revue laissée sur une banquette de train le témoignage suivant : «... Plus je m'approchais de Stalingrad... après les combats... plus la steppe prenait un aspect incroyable. Il y avait partout des cadavres de chevaux. Certains chevaux, encore vivants, se tenaient debout sur trois pattes et secouaient la quatrième mutilée...»

Bruit de train, vision nocturne à peine lardée de rais lumineux sortis d'une lanterne magique. Du sable jeté là, comme une étendue neigeuse. D'un monticule, en sort le visage d'un être qui y cache sa

main perdue au combat. Canassons et haridelles aux flancs décharnés qui s'amourachent l'un de l'autre, bréhaïne d'infanterie, revenue de tous les combats des hommes, un général loqueteux évoquant quelques campagnes anciennes, fourmi cheminant sur la terre côtelée du front...

Tous ses personnages en papier mâché sont doués de vie, fredonnent des airs connus, semblent sortis d'une composition de Marc Chagall quand un joyeux lutin dansant figure un rabbin et marie une belle, non à son promis débarquant des combats, mais à un autre resté à l'arrière.

C'est dans l'interstice entre le réel et l'onirique que se meuvent ces petits êtres de terre et de pâte. L'émotion tient en fait de cette tendre et douloureuse fracture jamais réduite entre le passé et le présent; souvenir de la bataille de Stalingrad, actes présents des guerres au Caucase ou dans l'ex-Yougoslavie. Gabriadzé, en formidable conteur (aidé par son équipe), évoque la geste innocente de personnages qui ressemblent aux hommes, sont des hommes; une poésie du rire aux larmes.

Serge Remy



¹ Jusqu'au 26 octobre au TNB à Rennes; tél. : 02.99.31.12.31.
Du 5 au 9 novembre, TNDB, Dijon; tél. : 03.80.30.12.12.
18 et 19 novembre, à la Fonderie, au Mans; tél. : 02.43.28.84.63.



Le festival international de Tbilissi

Théâtre du blog – 7 novembre, 2014

La Géorgie, qui fut le soleil de l'URSS, petite nation de 4,4 millions d'habitants de religion orthodoxe, et cerné par des pays musulmans. Avec une frontière mouvante avec la Russie, qui, dit-on, la grignote chaque jour un peu plus, ce qui entraîne un afflux de réfugiés. « Un jour, ta maison est en Géorgie, le lendemain, elle est en Russie » : une histoire à la Gogol qui, comme on sait, était originaire d'Ukraine, pays fier, à la très ancienne culture, mais pauvre. Il n'a pas de pétrole mais produit et exporte en abondance de très bons vins grâce à un savoir-faire immémorial...

Les anciennes et nobles demeures du centre de Tbilissi, la capitale, tombent lentement en ruines faute de moyens pour les entretenir, mais les magnifiques églises romanes sont pleines de croyants, fourmillent de vie, et les popes ont un grand pouvoir politique.

La Géorgie est riche en martyrs qui ont refusé d'abjurer leur foi. Et elle a eu au XII^{ème} siècle Tamara, une femme-chef, qu'on appelait non la reine, mais le « roi Tamar ». Le Musée national a ouvert en 2004 une annexe, un musée de l'occupation soviétique qui gomme en douceur l'image de Staline, célébré cependant non loin de là, dans sa ville natale de Gori... Contradictions qui mériteraient d'être explorées.

À Tbilissi, a lieu en septembre-octobre, un Festival international de théâtre qui en est à sa sixième édition et, cette année, sont venues des troupes du Caucase et de villes de la Mer noire. On a pu y croiser des critiques ukrainiens, polonais, moldaves, iraniens, arméniens, ou

venus d'Azerbaïdjan et du Kazakhstan – qu'auparavant on rencontrait en Russie, du temps de l'URSS, dans les festivals, ou à l'occasion de tournées, et qu'on n'y voit plus aujourd'hui.

Tristesse de voir rompus des ponts culturels qui font partie de ceux qu'on pensait indestructibles, mais le Festival de Tbilissi essaie de recréer des liens, et là n'est pas sa moindre qualité. Certains Russes (Le Théâtre.doc de Moscou, le Théâtre-Atelier de Grigorii Kozlov à Saint-Petersbourg) ont ainsi fait l'effort de venir. Et Slava Polounine est aussi venu et a réjoui tout le monde avec son toujours aussi magnifique Slavasnowshow.

Parmi les troupes invitées : le TiyARTro, compagnie turque multiculturelle et multilingue (yiddish, grec, turc, zazaki, ladino, (langue des juifs marranes espagnols réfugiés en Turquie, syriaque, etc..)) met en scène un grand acteur kurde, qui joue en kurde, La dernière bande de Samuel Beckett. On a vu aussi deux théâtres réfugiés à Tbilissi, originaires de lieux occupés, dont les spectacles semblaient malheureusement très « provinciaux », au sens péjoratif du terme.

Deux troupes, dont celle du Théâtre de Mikhaïl Toumanichvili, un acteur de cinéma dans une mise en scène de Guy Masterson ont travaillé sur les thèmes de La Ferme de animaux de George Orwell. Shakespeare était aussi à l'honneur mais dans des mises en scène plutôt pesantes et fantasmatiques... Dans un abondant programme, nous avons distingué plusieurs spectacles géorgiens.

D'abord celui de Robert Sturua, dont on avait vu Richard III et Le Cercle de craie caucasien de Bertold Brecht au Festival d'Avignon 81, a dit, à l'occasion de la disparition récente de Iouri Lioubimov, que, sans ce grand metteur en scène russe, il ne serait rien. Il a présenté ici Asulni, sa dernière création au Théâtre Roustaveli qu'il a réintégré, après en avoir été chassé par la précédente équipe dirigeante. « Un chœur de femmes qui attendent le Messie... ou Godot? », nous disait-il en riant, pour présenter cet ovni dérangement, fondé sur un montage de pièces de Polikarpe Kakabadzé, un auteur classique géorgien, dont, en 1974, il avait monté une œuvre censurée à l'époque pour sa charge critique anti-soviétique.

Des femmes au maquillage punk voient se succéder des chefs qui promettent tout et qui ne font rien. Musique tonitruante, éclairages grinçants, allusions évidentes à la situation politique auxquelles le public réagit vivement, et auquel il lance un appel cinglant : « Jusqu'à quand allez-vous supporter ces mensonges? »

La Géorgie a une riche histoire du théâtre et de grands artistes qui ont précédé Robert Stouroua : comme entre autres, Konstantin Mardjanichvili ou Sandro Akhmeteli envoyé en camp et fusillé en 1937. A la fin des années 90, des familles de théâtre se sont constituées à Tbilissi : ainsi le Royal District Théâtre, établissement privé à vocation internationale et fondé par Merab Tavadzé, dont le petit-fils Data Tavadzé, a eu, à vingt-cinq ans, l'idée forte de monter, après Femmes de Troie et Mademoiselle Julie, La Maladie de la jeunesse de Ferdinand Bruckner, pièce radicale où des jeunes gens, futurs médecins ou cyniques oisifs, vivaient leur liberté à Berlin, à une époque où les valeurs, dites bourgeoises, sont battues en brèche. Ferdinand Bruckner, en 1926, traitait déjà de thèmes comme les rapports de classe, la sexualité (hétéro comme homo), le suicide, les drogues ou l'euthanasie...



Sur une petite scène, arène rectangulaire placée au milieu du public réparti dans un ancien caravansérail aménagé, les acteurs s'affrontent; incisifs, violents sans hurlements, ils jouent juste et sont tout proches des spectateurs. Le plateau ressemble à un champ d'expériences pour une génération ouverte à tous les jeux dangereux. Les années vingt du siècle passé interpellent donc avec vivacité les années dix de celui que nous vivons...

Au Théâtre de la musique et de la danse de Tbilissi, David Doiachvili, un peu plus âgé, et l'un des élèves de Mikhaïl Toumanichvili, travaille à partir d'improvisations. Il a réalisé Les Bas-fonds de Maxime

Gorki, non en mettant en scène les exclus de nos sociétés à Paris, Moscou ou Tbilissi, où l'on rencontre aussi mendiants, gens déchus, ou sans papiers dans les asiles de nuit, mais en considérant la société géorgienne tout entière comme au bout du rouleau, et où l'on vient à s'exclure de l'humanité.

Maxime Gorki saisit le problème à l'envers : dans tout miséreux, il y a un homme, et dans tout homme, il y a un miséreux en puissance, en voie de précarité totale, semble-t-il

nous dire comme les acteurs du spectacle.

La dernière image : après la célèbre tirade »Etre homme, cela sonne fier », sur la fierté d'être un homme, les personnages tentent de payer à l'intérieur d'une carcasse de baleine; on pense aux plans de Léviathan, le terrible film du russe Andreï Zviaguintsev, que le metteur en scène a sans doute vu.

La musique, comme la danse, fait depuis longtemps partie de la formation des jeunes Géorgiens, et sonne toujours très fort sur les plateaux de théâtre, et ce spectacle n'y échappe pas! Dommage, car le jeu des acteurs, vêtus d'une sorte d'uniforme gris, est saisissant. De part et

d'autre d'un espace gris, parsemé de rochers et de quelques accessoires nécessaires, les comédiens sont assis sur deux bancs face à face, puis entrent sur une sorte de ring central où ils s'affrontent violemment.

Quand le crescendo est atteint, un ou une autre est prêt à remplacer celui ou celle qui doit reprendre des forces. Ce passage de témoin (non généralisé cependant à l'ensemble de la distribution) qui enlève le pathos inhérent à la pièce, rend ce spectacle sur la société actuelle encore plus pertinent.

Une sonorisation à l'avant-scène souligne les répliques nécessaires et des phrases très connues qui ont valeur de citations. Enfin, au lieu de prendre l'ensemble des personnages comme thème de la pièce, le metteur en scène décortique le destin de chacun et s'attarde sur leur dégringolade personnelle, « romanisant » ainsi le spectacle, en développant, entre autres, le rôle d'Anna et le thème de l'enfant à naître qui ne vivra pas.

Au Théâtre du drame Kote Mardjanichvili fondé en 1928, on a pu voir, interprété par une troupe italo-géorgienne de l'Emilia Romagna Teatro Fondazione, *Le Journal d'un fou*, adapté de l'œuvre de Nicolas Gogol et mis en scène par Levan Tsouladzé. Ici, les visions de Poprichtchine sont montrées comme sur un tournage de cinéma, inspiré de celui des Naufragés du Fol Espoir que le metteur en scène a vu au Théâtre du Soleil à la Cartoucherie de Vincennes, et filmées par un cameraman qui serait son double, derrière un rideau qui se déchire ou se déplace, pour laisser entrer la réalité.

Joué en italien et en géorgien, langues dont les musiques s'accordent étrangement, c'est un spectacle aux moyens simples mais d'une grande beauté formelle. Cette tragédie, où le « petit homme » de Gogol, écrasé par le monde et par ses lois, trouve la liberté dans la folie, pose la question de notre liberté dans une société saturée d'informations, événements et codes.

Et enfin nous avons pu voir *Ramona*, le dernier chef-d'œuvre de

Rézo Gabriadzé qui, dans son pays, est une légende vivante. Il était venu en France avec *La bataille de Stalingrad* aux Théâtres des Abbesses en 2000, et si on l'a oublié, (on oublie si vite aujourd'hui!), il serait bon de l'inviter à nouveau avec ses marionnettes, toutes petites personnes sorties de son imagination infinie.

Ramona, est le titre d'une chanson écrite par Gilbert Wolfe en 1927 et le compositeur Mabel Wayne pour la version filmée d'un roman. Très populaire en France, elle fut reprise par Tino Rossi puis, entre autres, par Patrick Bruel et conte l'histoire d'une jolie locomotive qui est amoureuse d'un grand train envoyé en Sibérie pour la reconstruction de l'Union soviétique après la guerre; elle attend son retour, et rencontre un cirque.

Rézo Gabriadzé dit qu'il a réuni là ses deux thèmes favoris : la machine à vapeur et la tente du cirque. Les minuscules créatures colorées, objets ou personnages, avancent sur des rails, marchent sur un fil, sautent, vivent sous les mains agiles de six manipulateurs, et parlent avec les voix enregistrées d'acteurs soigneusement choisis par Gabriadzé qui alternent langues russe et géorgienne.

Ecrivain, peintre, sculpteur, marionnettiste et cinéaste, Rézo Gabriadzé a décoré la tour et le café qui jouxtent son petit théâtre qui sont ainsi devenus ainsi des œuvres d'art, dans une parcelle féérique du vieux Tbilissi qui n'a pas oublié son passé lié à la Russie. La première de *Ramona* a d'ailleurs eu lieu à Moscou en 2012...

C'est un spectacle, à la fois simple et sophistiqué, lyrique et plein d'humour, réalisé par un artiste complet à la longue expérience mais qui n'a jamais renoncé à son enfance. Cet hiver, Jean Lambert-wild, directeur de la Comédie de Caen, nommé en décembre prochain au Centre dramatique national de Limoges, va bientôt monter *Ubu* à Tbilissi avec des acteurs géorgiens. Une initiative qui permettra peut-être d'en amorcer d'autres?

Béatrice Picon-Vallin

Nous Vous Remercions



de Votre Attention!